

# La Berlinale, au risque d'un palmarès politique

L'Ours d'or récompense « Touch Me Not », premier film de la Roumaine Adina Pintilie

## CINÉMA

BERLIN, ENVOYÉ SPÉCIAL

Plus qu'un jugement de valeur esthétique, le palmarès d'un festival de cinéma est souvent le moyen, pour le jury, de construire un récit autour des films projetés. En attribuant, le 24 février, l'Ours d'or à *Touch Me Not*, de la Roumaine Adina Pintilie, et l'Ours d'argent-Grand Prix du jury, à *Twarz* (« tronche ») de la Polonaise Malgorzata Szumowska, le président du jury de la 68<sup>e</sup> Berlinale, le réalisateur allemand Tom Tykwer, et ses collègues ont signifié que cette édition était celle des mouvements #metoo et Time's Up, que les tendances politiques à l'œuvre dans toute l'Europe et particulièrement à l'Est font peser une menace réelle sur la liberté de penser et de créer.

De fait, cette édition, organisée du 15 au 25 février, a été marquée par le lancement d'une initiative visant à prévenir le harcèlement sexuel durant les festivals, par des débats sur les moyens de parvenir à la parité des genres dans l'industrie cinématographique, et le palmarès fera oublier qu'un quart seulement des dix-neuf films en compétition pour l'Ours d'or étaient réalisés par des femmes. Et pendant que la Berlinale accueillait, toutes sections confondues, de nombreux films venus d'Europe de l'Est, documentaires ou fictions, qui disaient l'angoisse face au retour de l'intolérance et de la censure, elle projetait aussi une remarquable rétrospective consacrée au cinéma de la République de Weimar, qui démontrait que la richesse d'un art ne garantit en rien l'avenir des libertés.

Un palmarès ainsi construit, sans trop se soucier de cinéma stricto sensu, fait courir de grands risques à ses bénéficiaires. L'honneur fait à *Touch Me Not*, premier long-métrage de son auteure, ne respecte pas les proportions fort

modestes du film. La quête d'intimité de Laura (l'actrice britannique Laura Benson), quinquagénaire que rebutent les sensations physiques, prend tour à tour la forme d'un documentaire sur les thérapies érotiques et celle d'une rêverie fantasmagique qui la mène dans un club BDSM. Ce sont des terrains périlleux, et Adina Pintilie ne parvient pas à éviter l'écueil du manuel de développement personnel d'une part, du cabinet d'estampes licencieuses de l'autre. Son film est presque sauvé par son imperturbable esprit de sérieux, gage de sa sincérité.

La récompense suprême qui l'a distingué masque par ailleurs la valeur de quelques longs-métrages (*L'Île aux chiens*, de Wes Anderson, *Transit*, de Christian Petzold, *La Saison du diable*, de Lav Diaz, *La Prière*, de Cédric Kahn, ou *Unsane*, la pochade horrifique et virtuose de Steven Soderbergh) qui émergeaient d'une compétition marquée, comme c'est souvent le cas à Berlin, par de violentes différences de niveau.

### Films à vedettes, films à sujet

La sélection réunissait films à vedettes et films à sujet. Les premiers étaient retenus pour faire resplendir le tapis rouge, comme *Damsel*, western parodique de David et Nathan Zellner, avec Mia Wasikowska et Robert Pattinson, ou *Eva*, de Benoît Jacquot, nouvelle adaptation du roman de James Hadley Chase, après celle de Joseph Losey, avec Isabelle Huppert et Gaspard Ulliel. Les longs-métrages de la seconde catégorie sont destinés à nourrir les débats de société. C'était, entre autres, le cas d'*U-July 22*, d'Erik Poppe, qui retrace en temps réel, et sans autre ambition affichée que d'immerger le spectateur dans l'horreur, le massacre des jeunes travaillistes norvégiens par le néonazi Anders Breivik.

Lors de la cérémonie de remise

des prix, la réalisatrice de *Twarz*, Malgorzata Szumowska a revendiqué la dimension politique de son film, qui évoque le danger du repli sur soi qui plane non seulement sur la Pologne mais « sur l'Europe, sur le monde entier ». *Twarz* a pour héros Pawel, un garçon amateur de thrash metal, et pour décor un village assez reculé pour que ses cheveux longs soient objet de scandale. Cette propension à la dissidence ne l'empêche pas de travailler à l'érection de la plus grande statue du Christ au monde. C'est sur ce chantier qu'il est victime d'un accident qui le défigure au point que des chirurgiens le font bénéficier de la première greffe de visage jamais réalisée en Pologne. La réalisatrice manie la satire – du nationalisme, de la bigoterie religieuse – avec une ardeur qui l'empêche de considérer ses

### Une compétition marquée, comme c'est souvent le cas à Berlin, par de violentes différences de niveau

personnages (à l'exception du protagoniste) autrement que comme des arguments politiques. Le maniérisme de la réalisation accentue encore l'impression de condescendance que laisse le film.

Toujours sur ce terrain, l'Allemand Christian Petzold a tenté d'ouvrir une perspective inédite en adaptant le roman d'Anna Seghers, *Transit*, publié en 1944. L'auteure racontait l'attente des réfugiés politiques allemands à Marseille en 1940, au moment de l'offensive de la Wehrmacht. Le réalisateur de *Barbara* reprend cette histoire d'invasion et de fuite en avant

en l'inscrivant dans le temps présent. La terreur est celle de la

guerre-éclair, les costumes, les voitures, les uniformes sont ceux de la France de 2018. Le choc est violent, déconcertant, ses contre-coups ne sont pas toujours maîtrisés.

### Mélopée cinématographique

Cette maîtrise, Lav Diaz y est parvenu, en quatre heures (la dernière fois qu'il avait présenté un film à Berlin, en 2016, la projection avait duré huit heures) d'un opéra à cappella, situé dans la jungle, au temps du président Marcos : on y voit une milice se servir des croyances de la population pour imposer la terreur, et l'on dirait bien qu'il est moins question ici du passé que de la violente campagne menée par l'actuel président des Philippines contre les populations marginales. Cette dénonciation prend la forme d'une mélopée cinématographique en noir et blanc d'une extrême austérité, scandée d'images hypnotiques, dont on ressent encore l'impact plusieurs jours après la projection.

Enfin, Anthony Bajon, le jeune (23 ans) acteur de *La Prière* (l'un des deux films français en com-

pétition avec *Eva*, de Benoît Jacquot), est reparti de Berlin avec un Prix d'interprétation. C'était justice : dans un rôle de toxicomane qui cherche à échapper à l'addiction en rejoignant une communauté catholique rigoriste, il est impressionnant de violence et de malléabilité. Cédric Kahn observe à la bonne distance l'échange mystérieux qui permet au garçon en danger de trouver chez les croyants la force qui lui est nécessaire pour échapper à la mort. *La Prière* offrait une tangente pour échapper un moment aux ressacs politiques qui agitaient le festival. ■

THOMAS SOTINEL

## LE PALMARÈS

### OURS D'OR

*Touch Me Not*, d'Adina Pintilie  
(Roumanie)

### GRAND PRIX DU JURY

*Twarz* (« tronche »), de Małgorzata Szumowska (Pologne)

### PRIX ALFRED-BAUER

*Las Herederas* (« les héritières »),  
de Marcelo Martinessi  
(Paraguay)

### MEILLEURE RÉALISATION

Wes Anderson, pour *L'île  
aux chiens* (Etats-Unis)

### INTERPRÉTATION FÉMININE

Ana Brun, pour *Las Herederas*

### INTERPRÉTATION MASCULINE

Anthony Bajon, pour *La Prière*,  
de Cédric Kahn (France)

### SCÉNARIO

Manuel Alcalá et Alonso  
Ruizpalacios, pour *Museo*,  
d'Alonso Ruizpalacios (Mexique).

Par ailleurs deux autres jurys ont  
décerné le prix du documentaire  
à *Waldheims Walzer* (« la valse  
de Waldheim »), de Ruth Becker-  
mann (Autriche), et le Prix  
du premier film à *Touch Me Not*.